

De Verdun aux Champs d'honneur.

Il fallait aveugler l'ennemi. L'Etat Major avait constitué dans ce but des escadrilles de chasse pour nettoyer le ciel de Verdun de tout aéronef allemand. Je faisais partie d'une de ces escadrilles : la N 67. Cela faisait près d'une semaine que nous étions arrivés, la veille de la prise de Douaumont, et nous avions tout de suite compris que le feu allemand ne serait pas le seul ennemi que nous aurions à affronter. Le ciel et la terre ne se montreraient pas moins redoutables. La neige, la pluie et le vent n'avaient cessé de nous glacer les os depuis que nous avions pris nos quartiers à l'aérodrome de Vadelaincourt, à une quinzaine de kilomètres au sud de Verdun. Quant au sol... En sortant du baraquement, mes brodequins s'enfoncèrent dans une espèce de boue grisâtre, poisseuse et collante. Il faudrait en extirper nos « bébés » pour enfin pouvoir accrocher le ciel. Surtout ne pas capoter en bout de piste.

Je pensais à tous ces braves soldats français, tapis au fond des tranchées froides et humides, là-haut, autour de Douaumont. L'artillerie allemande y avait vomi ses tonnes d'acier dévastateur qui eux-mêmes avaient enseveli sous des tonnes de glaise nos camarades. Leur vie dépendait de notre réussite. Aveugler l'ennemi en lui crevant les yeux. Or ses yeux c'était ces maudites « saucisses », ces aérostats que protégeaient les redoutables pilotes de la Luftstreikräfte .

Qu'importaient les risques. Qu'importait le danger. De braves soldats avaient besoin de nous. Il eut été manquer à l'honneur de rester au sol. Pourtant, la boue qui s'attachait à mes godillots ne manqua pas de me faire penser à Crécy... Un présage ?

J'avançais donc vers mon avion, vêtu de mon encombrant harnachement hivernal. Entre nous, nous l'appelions la combinaison Michelin à cause de ce personnage que la société de pneumatique avait choisi pour la représenter. Drôle de bonhomme. Drôle de tenue. Mais si elle n'était pas très pratique et limitait nos mouvements, au moins nous tenait-elle chaud dans l'air glacé et humide de ce mois de mars que les Lorrains eux-mêmes qualifiaient de sibérien. Et c'était encore pire là-haut. J'avoue que mes origines occitanes ne m'avaient pas préparé à cela.

Arrivé près du Nieuport, je satisfis à mon rituel immuable. Je commençai par caresser la gouverne tricolore en m'assurant de son fonctionnement. Elle était froide, mais les couleurs ranimaient ma fougue. Elles me rappelaient mon grand-père dont le souvenir avait bercé ma jeunesse. Il était mort en 1870 du côté de Bazeilles, un drapeau à la main dit-on. Déjà eux. Encore eux. Puis je dessinai le contour de l'insigne de l'escadrille sur le fuselage de l'avion :

un triangle orange et marron qu'ornait un aigle d'or. Un aigle ! Quel symbole pour une escadrille de chasse !

Mon inspection terminée, je pris appui sur l'aile et enfourchai la carlingue pour me glisser à l'intérieur de l'habitacle. De l'eau ruisselait sur le siège. Je pensais à la douce chaleur de mon village du Quercy en enfilant mes moufles si peu pratiques. Soupir. Mais le devoir ne pouvait pas attendre.

Les cris du mécanicien m'extirpèrent de mes rêves de chaleur et de mes souvenirs estivaux au bord de la Celé.

- Tout est prêt sergent ! Bonne chasse et bonne chance !

Il appuyait sur chaque lettre pour tenter d'imiter mon accent du sud-ouest. Ses efforts m'amuserent et je lui répondis par un sourire et un signe de main. Puis il lança l'hélice du Nieuport que j'allais devoir extirper de la piste trempée. J'ajustai mon casque, resserrai mon écharpe et fis avancer l'avion.

Comme c'était prévisible, la terre argileuse, lourde et épaisse s'agrégeait aux roues du train d'atterrissage. Ces dernières laissaient de profondes ornières sur le terrain de l'aérodrome. Je poussai les gaz à fond. Le moteur hurlait. Je ne pouvais pas céder. Je devais lutter. J'avais l'impression de livrer un combat contre cette fange poisseuse. Combat de plus en plus incertain au fur et à mesure que se rapprochait la forêt de sapins en bout de piste. S'arracher à l'attraction n'était rien. S'extirper de ce terrain marneux était dantesque. Antée dans les bras d'Hercule m'aurait certainement envié. Las, je voulais être Icare. Enfin l'avion se détacha du sol. La poigne de glaise avait cédé. Je parvins de justesse à franchir la cime des arbres. J'avais gagné ma première bataille... soulagé.

J'étais enfin dans mon élément : les airs. Pourtant, je savais que je n'étais pas au bout de mes peines. Par ce temps le Nieuport allait être difficile à manœuvrer. Le ciel allait être aux turbulences et les coups de vent à la traîtrise.

L'intérieur de la carlingue était trempé. Je me demandais s'il ne faudrait pas que je me mette à écoper. En à peine une semaine dans le secteur de Verdun, j'avais contracté une hydrophobie rageuse contre cette pluie froide et glaciale.

La condensation voilait mes lunettes. L'air, déjà froid au sol était devenu glacial avec l'altitude et la vitesse. Le vent cinglant gelait mes pommettes malgré la couche de crème que j'y avais appliquée. Malgré tout, je n'avais pas envie de me plaindre. J'étais là où je voulais être : dans le ciel. J'en rêvais depuis que notre instituteur à la communale nous avait lu un article relatant les exploits de Santos-Dumont. D'autres avaient suivi : Blériot, Roland-Garros que je savais prisonnier des Allemands... Et la guerre m'avait offert cette opportunité. Je

n'aurais jamais pu piloter sans cela. Piloter était un luxe. Et ma mère s'y serait toujours opposée. Si elle m'avait laissé m'engager dans l'aviation, ce n'était sûrement pas pour le prestige. Elle espérait simplement que la durée de mes classes dans l'armée de l'air serait suffisamment longue pour que la guerre se termine et que je lui revienne sans avoir vu le front. Et peut-être même sans avoir ressenti le délicieux vertige du vide.

Le front, je le voyais pourtant. D'en haut. Le spectacle était lunaire. Le fort de Douaumont, qui avait été une forteresse puissante ressemblait maintenant... A quoi au juste ? Pouvait-on trouver une comparaison judicieuse ? Du village de Fleury ne demeuraient que quelques pans de mur qui n'attendaient plus que de tomber comme le reste du village. Autour, la végétation était inexistante. Les quelques arbres du bois de la Caillette demeurés debout, détachaient leur silhouette calcinée sur la neige qui était tombée ces derniers jours sur les hauteurs de Verdun. Je perdis un peu d'altitude pour me rapprocher des lignes françaises. Le sol n'était que trous, crevasses, désolation. Des cratères de toute taille étaient gorgés d'eau, entonnoirs dont on aurait bouché le tube d'évacuation. Ça et là, des nappes jaunâtres voilaient le sol. Du phosgène. Arme ignoble ! L'air, source de vie, véhiculait alors la mort : arme traître par excellence. Notre civilisation « moderne » l'avait inventée pour le massacre de masse. Une nouvelle fois Crécy me vint à l'esprit. L'arc gallois avait seulement fait place à ces armes de destruction aveugle.

Dans les boyaux, les soldats semblaient des statues d'argile. Accroupis, ils n'osaient même plus saluer les aviateurs qui les survolaient. Avaient-ils peur des tireurs isolés ou n'en avaient-ils plus la force, engoncés qu'ils étaient dans leur uniforme de boue ... ou tout simplement de guerre lasse ?

Puis avec mes compagnons de l'escadrille, le joyeux Navarre, que j'avais rencontré à Bron et le fantasque Boillot, nous nous portâmes vers le Drachen qui surplombait et menaçait le fort de Douaumont.

En approchant de la baudruche de Monsieur Zeppelin, nous vîmes arriver des lignes allemandes deux silhouettes de biplans. Des Albatros. Des biplaces reconnaissables à leur drôle de moteur qui semblait crever le fuselage et à la mitrailleuse pointée vers l'arrière servie par l'observateur, laissant ainsi les mains libres au pilote. Le combat était imminent. En quelques instants nous avions fait notre jonction.

A une centaine de mètres, sur ma droite, le Nieuport tricolore de Navarre avait été pris en chasse par l'un des biplans boche. Quelle trempe ! Quelle dextérité ! Il était né pour être pilote. Il zigzaguait, montait, cabrait son appareil, se jouait des courants aériens, faisait des

volte-face et jamais son adversaire ne parvenait à le garder dans son axe de tir. Puis soudain, il exécuta une boucle parfaite. De proie il devenait rapace.

Ces tournois aériens étaient fantastiques. Ces destriers volants tournoyaient, virevoltaient, piquaient au gré des courants, au gré du savoir-faire de leur servant. Une joute en plein ciel ! Nous étions l'honneur de cette guerre. Les combats face à face, à un contre un avaient quelque chose de chevaleresque, aux antipodes de cette boucherie aveugle des barrages d'artillerie qui ravageaient le sol de Verdun.

Je dus pourtant laisser là mon camarade. Mais j'en étais convaincu, cet Albatros allait compléter la longue liste des victimes que l'aviation teutonique aurait à mettre sur le compte de l'adjudant Jean Navarre. C'était évident, celui que l'on appelait déjà entre nous « la sentinelle de Verdun » était un « as ». A ma gauche, Boillot avait quant à lui pris en chasse l'autre aéroplane ennemi. Le champ était libre pour m'occuper du Drachen.

La tâche ne s'avérait pas moins dangereuse que de se livrer à une course poursuite contre un adversaire ailé. L'embracement de la saucisse pouvait s'avérer meurtrier. Et puis il y avait la DCA du Reich. Elle était chaque jour plus efficace, surtout quand on prenait le risque de perdre trop d'altitude. Or, les Allemands s'étaient mis à treuiller le plus rapidement possible le ballon captif. Il me fallait faire vite. Je piquais dans le vide. Je pris de la vitesse. L'air s'en trouva d'autant plus glacial. Mon Hotchkiss cracha sur la « saucisse » des balles vengeresses. « Pour mon grand-père » pensai-je alors. Le ballon gonflé à l'hydrogène s'embrasa instantanément. Une gerbe de feu illumina le ciel de plomb. Les observateurs sautèrent de la nacelle. L'un d'eux avait le bras enflammé. Le feu ou le vide ? La souffrance ou l'angoisse ? La mort, de toute façon. Je ne pus réprimer une pensée compatissante pour ces adversaires malheureux. Ma mission, malgré tout, était remplie. Je passais au loin de la boule incendiaire.

C'est là qu'une balle venue de nulle part toucha le moteur de mon aéronef. Hélas, le « Rhône » était mal protégé. Immédiatement un jet d'huile bouillante me fouetta le visage. Je savais que cela annonçait inévitablement un incendie. Il me fallait rejoindre mes lignes au plus vite. Une nouvelle rafale de mitrailleuse endommagea le gouvernail. J'étais à la merci du ciel. D'autant que celui-ci lançait ses propres rafales rendant le biplan quasi incontrôlable. J'orientais le manche à balai dans toutes les directions. J'étais la proie du vent qui tantôt me soulevait tantôt me plaquait et me brinquebalait en tous sens. J'essayais de ne pas céder à la panique, mais la sueur se mit à perler sur mon front et à couler dans mon dos. Contraste saisissant entre mon corps brûlant et l'air glacé.

Du temps. Un peu de temps pour pouvoir atterrir tant bien que mal. Mais je n'étais plus maître de rien. Une bruine se mit à tomber. L'eau mêlée à l'huile irisa mes lunettes

m'aveuglant totalement. Je dus les retirer en catastrophe. Soudain, ce que je craignais avec horreur se produisit : le moteur s'embrasa. J'étais assis dans une torche volante. Le moteur se tut brusquement. Le silence ? Non. Le sifflement du vent dans les ailes et le crépitement du brasier. Souffrance ou angoisse ? Ni l'un ni l'autre. L'avion partit en vrille. J'étais pris dans un tourbillon d'éléments qui me précipitait vers le sol. Impuissant mais résolu à lutter jusqu'au bout. Me battre, parvenir à me poser, même au milieu du no man's land que je savais maintenant infranchissable.

Sur ma droite, les flammes commençaient à lécher la toile de l'aile inférieure. Je sentais maintenant la chaleur du brasier qui s'amplifiait. Mais elle n'avait rien de l'apaisante et réconfortante chaleur du calorifère de notre baraquement et encore moins du soleil généreux de ma région. Non. C'était l'insoutenable fournaise qui marquait l'entrée de l'enfer.

Derrière moi, une longue traînée noirâtre se dessinait. Cortège funèbre. Il fallait se rendre à l'évidence : un ciel de guerre allait devenir mon linceul. Mon avion s'écrasa dans un paysage sans vie. Mon corps fut éjecté de la carlingue et s'écrasa au fond d'un cratère, dans cette même boue collante qui avait entravé mon décollage. Mon Nieuport termina de se consumer. Quant à moi, personne ne put venir me récupérer au milieu du dédale de barbelés, d'obus, de cratères et à la merci des tireurs d'élite. La terre et l'eau me recouvrirent alors totalement. Je ne fus bientôt plus visible.

Quelques années plus tard, bien après la fin de ce terrible conflit, mon corps fut découvert. Le temps qu'il avait passé dans la terre lorraine l'avait rendu méconnaissable et plus rien ne permettait de m'identifier. On m'emporta dans la ville de Verdun. Mon cercueil fut déposé avec sept autres dans une crypte de la ville martyre. Un jeune soldat déposa, au hasard, un bouquet d'œillets blanc et rouge sur le suaire tricolore qui recouvrait mon ultime demeure.

Puis je fus transporté à Paris.

Et en grande pompe mon corps fut inhumé sous l'Arc de Triomphe, tout en haut des Champs.

J'aurais aimé que ma mère sache qu'il s'agissait de moi.